Histoire de Vivant Lanon

Marc Cholodenko

Roman

P.O.L

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Histoire de Vivant Lanon

DU MÊME AUTEUR

Flammarion

PARCS

LE PRINCE

CENT CHANTS A L'ADRESSE DE SES FRÈRES

LES ÉTATS DU DÉSERT *(Prix Médicis 1976)*

Christian Bourgois

LE ROI DES FÉES

Hachette / P.O.L

DEM FOLGT DEUTSCHER GESANG TOMBEAU DE HÖLDERLIN

LES PLEURS OU LE GRAND ŒUVRE D'ANDRÉA BAJARSKY
(Loin de Dieu I) (épuisé)

LA TENTATION DU TRAJET RIMBAUD *(épuisé)*

2 ODES

MORDECHAI SCHAMZ *(Loin de Dieu II)*

MEURTRE

Marc Cholodenko

Histoire de Vivant Lanon

roman

P.O.L
26, rue Jacob, Paris 6e

Extrait de la publication

© P.O.L éditeur, 1985
ISBN : 2-86744-046-7

J'avais dix-sept ans et demi. Je dormais. Je rêvais ceci : j'étais dans une tour en flammes. Mais je n'avais ni peur ni chaud. Je comprenais pourquoi : la tour ne flambait pas, elle était faite en flammes, bâtie de feu. Puis j'étais sorti de la tour. Je ne sais comment ni pourquoi car je ne le voulais pas. Je me rendais même compte qu'il fallait que j'y retourne immédiatement, car quelqu'un y était en danger par ma faute. A ce moment j'eus chaud et peur. Mais quand je me décidai à bouger je ne le pus pas.

En regardant autour de moi je compris que c'était à cause d'un grand nombre de personnes qui étaient là en cercle et qui me regardaient. Plus près de moi, mais encore assez éloignée, une femme, grande, tendait le bras pour me montrer. Alors je vis que j'étais nu. La femme se mit à rire et une grande flamme, droite comme un jet de feu, s'échappa de moi ou juste devant moi : je ne voyais que du rouge. La femme rit une seconde fois, encore plus fort. Ce rire me réveilla car il n'était pas seulement dans le

Extrait de la publication

rêve. Il continuait dans la réalité.

Je restai immobile, respirant à peine, m'attendant à entendre des voix, des murmures peut-être ou au moins des bruits de pas. Mais il n'y avait que le silence de la mer et de la nuit. Ce rire m'avait semblé si proche qu'à mon sens il ne pouvait venir que de la terrasse. Je regardai ma montre : il était trois heures. Qui serait passé sur la terrasse, aurait ri, puis disparu, à cette heure ? Bien sûr ce ne pouvait être ni ma mère ni la bonne, de toute façon j'aurais reconnu leur voix. Je me dis que j'avais été trompé par la force de mon rêve et que j'avais cru me réveiller alors que je dormais encore, ce qui arrive souvent, et je me tournai sur le côté pour me rendormir. Alors le rire recommença.

Je me levai d'un bond, j'écartai le rideau et sortis sur la terrasse. Je n'avais pas pensé que j'étais nu. Je rentrai passer un pantalon. Je restai pieds nus pour ne pas faire de bruit. Je commençai à descendre l'escalier qui menait à la mer le plus doucement possible. Mon cœur battait très fort et j'avais du mal à contrôler ma respiration. Je savais pourtant toutes ces précautions inutiles puisqu'il était impossible que je voie la femme qui avait ri sans qu'elle me voie aussi. Arrivé à la moitié de l'escalier, en vue de la crique, je me redressai, je mis les mains dans mes poches et continuai à descendre en regardant droit devant moi, comme si je me promenais. Mon cœur battait encore plus fort et je n'osais pas regarder à droite, vers la crique où j'étais sûr qu'elle se trouvait. J'attendais qu'un bruit se produise qui m'aurait donné l'occasion de tourner la tête. Mais j'arrivai à la plage dans le silence le plus total. Il n'y avait personne.

Mais il y avait de la lumière sous la porte de la petite

Extrait de la publication

cabane en planches adossée au rocher, à une dizaine de mètres du rivage. Elle était très faible, d'autant plus que la nuit était assez claire. Cela pouvait aussi bien être un reflet. Je m'approchais pour vérifier quand il y eut un bruit à l'intérieur de la cabane. Aussitôt après, le rai de lumière se précisa. Je m'arrêtai net. Je n'eus pas le temps de réfléchir à ce que j'allais faire. La porte s'ouvrit toute grande poussée par une femme qui ajustait en même temps autour d'elle, des deux mains, un drap de bain que je reconnus comme un des nôtres. Elle me regarda, regarda aussitôt derrière elle dans la cabane. Il y avait deux personnes au moins, allongées par terre mais je ne vis que des jambes nues. Elle ferma la porte derrière elle. Elle était grande, mince, presque maigre, avec des cheveux mi-longs.

Aujourd'hui encore je ne pourrais pas dire si elle savait qu'il y avait quelqu'un sur la plage avant d'ouvrir la porte. Elle eut un sourire très franc, très simple, qui me surprit terriblement, dans de telles circonstances. Elle dit : « Ah c'est vous Vivant. Je vous ai réveillé, pauvre petit. Allez vite vous recoucher. » Et elle resta là, attendant que je parte. Ce que je fis immédiatement.

Je remontai l'escalier quatre à quatre, rentrai dans ma chambre, m'allongeai sur mon lit. J'étais furieux contre moi-même de m'être laissé traiter comme un gamin pris en faute alors que c'était elle qui était chez nous. Et c'est à ce moment seulement que je me rendis compte qu'elle me connaissait, et mon nom, alors que je ne l'avais jamais vue et que pour entrer dans la cabane elle devait forcément avoir la clé. Elle connaissait ma mère ? Ma mère lui avait prêté la clé ? Ou est-ce que c'était ma mère qui lui avait ouvert la porte de la cabane ?

Je restai au moins cinq bonnes minutes avant d'oser aller plus loin dans ma réflexion. Je respirais à peine, je regardais devant moi, sans penser à rien. Puis je me posai enfin les deux questions : est-ce que ma mère était dans la cabane — qu'est-ce qui se passait dans la cabane ? J'avais une peur affreuse, qui me faisait trembler, d'aller vérifier si ma mère était dans sa chambre. Je pensai à ne pas le faire, en me disant que cela ne me regardait pas, et que même si elle était dans la cabane... Mais j'étais presque certain d'avoir vu des jambes d'homme aussi.

A la fin ma lâcheté me fit trop honte. Je me levai, traversai la terrasse et manœuvrai, avec les plus grandes précautions, la poignée de la porte-fenêtre de sa chambre. Je tendis l'oreille. Pas un bruit, rien. Mon cœur battait à tout rompre et je me dis qu'il m'empêchait d'entendre. Je poussai le battant, mis un pied dans la chambre et cherchai d'une main l'ouverture entre les deux rideaux. Je passai la tête. Elle se retourna dans son lit. J'étais si heureux que je faillis l'embrasser. Je refermai le battant et retournai me coucher.

J'étais juste sur le point de m'endormir quand je reçus comme un coup dans la tête : la bonne ! J'enfilai de nouveau mon pantalon et allai à sa chambre qui se trouvait sur l'arrière de la maison. Je courais presque. Je prenais bien moins de précautions. Je faillis rire tout seul à l'idée que je n'aurais pas dû mettre de pantalon. J'aurais bien trouvé une excuse. Les circonstances étaient si exceptionnelles. J'ouvris la porte sans trop de ménagements. La fenêtre étant petite, j'y voyais à peine. Je n'entendais rien. J'allai à son lit, espérant un peu que le bruit que je faisais la réveillerait. Mais il n'y avait personne. J'ouvris la lumière. Le lit était défait. Il y avait

Extrait de la publication

la marque de son corps sur le drap, de sa tête sur l'oreiller. C'est là qu'elle avait attendu l'heure du rendez-vous. Elle avait peut-être dormi avant. Le réveil était sur la table de nuit. L'aiguille était sur huit heures. Elle n'avait pas dormi ou alors on était venu la chercher. Qui ? Elle ? Un homme ? Des hommes ?

Cette fille ! Qui osait à peine m'adresser la parole, qui baissait les yeux quand je passais près d'elle en maillot de bain. J'étais dans une rage incroyable. J'avais l'impression qu'elle m'avait volé, qu'elle s'était moquée de moi chaque seconde depuis que je la connaissais en ne me laissant pas deviner qui elle était. Je m'assis sur son lit. Je m'aperçus alors que j'étais dans un état d'excitation tel que le seul frottement du pantalon sur mon sexe produit par ce mouvement avait failli me faire jouir. J'ouvris ma braguette et me précipitai sur les tiroirs de sa commode, dans l'intention de tout jeter par terre. Je ne le fis pas. Je cherchai seulement ses culottes. Elles étaient toutes pareilles, en coton, blanches, petites, douces. Je revins m'asseoir sur son lit. J'avais peur et envie qu'elle ouvre la porte à ce moment. Je m'allongeai. Je me caressai le visage et la poitrine avec sa culotte, sans me toucher. Je cherchai, les yeux fermés, l'endroit précieux, que j'embrassai doucement, puis plus fort, puis que je mordis. Je dus me lever précipitamment. J'avais voulu jouir dans sa culotte et l'abandonner en plein milieu du lit mais je laissai les jets tomber sur le sol. J'entendis des gémissements. Je me rendis compte que c'était moi.

Maintenant j'avais une honte terrible, autant d'avoir fait ce que j'avais fait que de ne pas l'avoir fait comme je me l'étais promis. Je rangeai la culotte mais je laissai mes traces sur le sol. Je pensai à son pied nu qui s'y poserait

Extrait de la publication

peut-être, avant qu'elle ait rien vu.

Je voulais attendre son retour, car elle devait nécessairement passer devant ma chambre pour regagner la sienne, mais j'étais tellement épuisé que je m'endormis dès que je fus allongé, sans m'en apercevoir.

Ce qui me surprit le plus, le lendemain matin, c'est qu'elle n'avait pas changé du tout. Son attitude était exactement la même à mon égard mais la mienne, en revanche, ne l'était pas. Malgré tous mes efforts, je n'arrivais pas vraiment à la regarder en face, d'un air détaché, ni à lui parler comme je faisais jusqu'alors. Je m'en voulais et en même temps, je n'en étais pas fâché. Je me disais que ce changement d'attitude confirmerait ses soupçons, si besoin était. En fait, de toute la journée je ne sus que penser, que ressentir, que désirer. A certains moments j'aurais voulu ne pas avoir laissé ces traces et à d'autres j'avais peur qu'elle ne les ait pas vues ou qu'elle les ait prises pour autre chose. Puis je me disais que c'était impossible et je la voyais se penchant, mettant la main, goûtant peut-être sur le bout de son doigt, étant au moins forcée de les essuyer. J'étais incapable de rester en place car j'avais autant envie de l'éviter que de rechercher sa présence.

A la fin de l'après-midi, je résolus de m'enfermer dans ma chambre jusqu'au dîner et de passer le temps à me masturber afin de me calmer en attendant la nuit. Mais juste comme je fermais ma porte, je la vis passer et descendre les marches, pour aller se baigner sans doute,

Extrait de la publication

comme d'ailleurs elle le faisait tous les jours à pareille heure. J'attendis cinq minutes puis je descendis à mon tour.

Elle était seule sur la petite plage. Il était déjà tard et l'accès par le bord de la mer en étant assez difficile, il n'y avait que ceux qui avaient un bateau qui la fréquentaient et aussi, mais très rarement, les gens des villas voisines. Sans pouvoir m'expliquer pourquoi, j'eus un coup au cœur en voyant qu'elle était allongée sur la serviette dans laquelle la femme d'hier s'était drapée. L'avait-elle fait exprès ? Avait-elle pensé à moi en la choisissant ? Etait-ce une sorte d'invite ? Elle était allongée sur le ventre, le visage dans les bras, face à la cabane dont elle avait laissé la porte ouverte. Son maillot et ses cheveux, noirs tous les deux, étaient encore luisants d'eau mais sa peau était déjà sèche.

Je savais que je n'oserais pas lui parler, encore moins la toucher. De toute façon, des gens pouvaient arriver, nous voir. Je restai là, debout sur la dernière marche, à environ cinq mètres d'elle, à la regarder. Tout d'un coup je pensai à la cabane. Si j'allais dans la cabane, que j'enlève mon maillot et que j'attende qu'elle vienne ranger la serviette ? Elle ne restait jamais très longtemps à la plage.

Elle m'entendit passer certainement, mais elle ne releva pas la tête.

La cabane sentait le bois chaud, il y faisait étouffant. A peine entré, je transpirai de tout le corps. En faisant glisser mon maillot sur mes cuisses, je frissonnai de partout. Je m'allongeai sur la banquette, en proie à une érection terrible. Je mis les mains sous ma tête et fermai les yeux. J'attendis. Je continuais à transpirer et mon

Extrait de la publication

érection ne se calmait pas. Je ne pensais qu'à une chose : avoir le courage d'ouvrir les yeux quand je l'entendrais entrer. J'attendis. Il ne se passait rien. J'eus soudain l'idée qu'elle avait pu, sachant que j'étais dans la cabane, retourner directement à la maison sans que je l'aie entendue. Je me levai, me collai au mur et passai la tête à la porte.

Elle était là, dans la même position. Alors sans même réfléchir à ce que je faisais, je me mis dans l'encadrement de la porte. Comme la porte faisait face à la mer, elle seule pouvait me voir. Il suffisait qu'elle lève la tête. C'était décidé. Au moment où elle levait la tête, je m'empoignais et je giclais. Je tremblais de tout le corps. Je dus m'agripper aux montants pour ne pas basculer vers l'avant ou vers l'arrière. Mais elle restait absolument immobile. Sentait-elle quelque chose et attendait-elle que je me lasse ? Mon érection commençait à me faire souffrir. Je n'en pouvais plus. Je crois bien que j'étais sur le point de l'appeler. Mais soudain elle bougea l'épaule. Alors terrassé par la peur, je fermai les yeux en même temps que je giclai. Il me sembla que ça n'en finissait pas. Je me mordais les lèvres pour ne pas crier, les jambes me lâchaient, je tenais les montants de toutes mes forces. Mais enfin cela finit. Je me détournai, allai prendre mon maillot au fond de la cabane. Je dus m'asseoir pour le mettre. Je restai là, anéanti, glacé, n'osant pas sortir. Je me décidai enfin. Peut-être était-elle partie. Mais elle était exactement dans la même position. Peut-être n'avait-elle pas même levé la tête.

Pendant toute la soirée, puis pendant toute la partie de la nuit que je guettai, caché derrière les massifs, la porte de sa chambre, je ne pensai qu'à cela : m'avait-elle

vu ? m'avait-elle vu ? J'abandonnai le guet à quatre heures du matin.

Le lendemain, je m'arrangeai pour ne la voir qu'aux repas.

La nuit suivante, elle sortit.

Il était un peu plus de onze heures quand sa porte s'ouvrit. Elle portait une robe blanche très ample, une sorte de chemise de nuit et je crus voir au travers, avant qu'elle n'éteigne la lumière, la forme de son corps. Elle longea rapidement l'arrière de la maison puis s'engagea dans le chemin qui traversait le jardin, à l'opposé de la route. Je fus rassuré car j'avais craint que quelqu'un ne l'attende dans une voiture. Maintenant j'étais sûr de pouvoir la suivre, d'autant plus facilement qu'elle faisait cette grande tache blanche dans la nuit. Elle marchait assez vite, d'une allure décidée et cela aussi me servait, car le bruit de ses pas couvrait celui que j'aurais pu faire. J'étais un peu vexé qu'elle ne prenne aucune précaution, qu'elle n'ait pas pensé que je pouvais l'épier, la suivre. Ou alors elle s'en doutait mais n'en avait que faire, ce qui était pire.

Je n'avais jamais été jusqu'au fond du jardin qui était assez mal entretenu à cet endroit au point que la végétation obstruait presque complètement le chemin. Là où il rencontrait le grillage, celui-ci était affaissé, si bien qu'elle n'eut qu'à ramasser sa robe et l'enjamber pour se retrouver dans la propriété voisine. J'attendis qu'elle s'éloigne un peu pour faire de même. Le jardin était

Extrait de la publication

beaucoup plus beau que celui de la villa que louait ma mère, beaucoup plus grand aussi. Il y avait des allées de gravier, bordées de haies bien taillées, du gazon, assez peu d'arbres. J'évitai le gravier et marchai tant que je pus sur le gazon, courbé derrière l'écran des haies. Enfin je la vis entrer dans la maison et je pus m'arrêter, m'asseoir, souffler un peu.

Je n'avais pas besoin de me reposer, plutôt de savourer ma satisfaction. Le terme de ma filature se trouvait beaucoup plus proche que je ne l'avais espéré, l'endroit était beaucoup plus facile à approcher que la cabane. Je sentais que je tenais devant moi une source inépuisable d'émotions et peut-être même, en allant un peu plus loin dans ma rêverie, d'informations idéales pour exercer un chantage. La villa était grande, flanquée de deux tours crénelées qui lui donnaient un air de château médiéval. Je me rappelai en avoir aperçu les sommets de la mer. Elle était placée beaucoup plus en retrait du rivage que la nôtre et presque entièrement cachée par des arbres. La maison de la femme, peut-être, me dis-je soudain. Et en même temps je me rendis compte que j'avais perdu un temps précieux. Je m'approchai rapidement de la maison. Ce que j'en voyais était dans le noir. J'entendais confusément des voix féminines. Du côté de la façade, au premier étage, il y avait une grande baie que prolongeait une grande terrasse et de la lumière passait à travers les rideaux tirés. Je fis quelques pas en direction du côté que je n'avais pas encore vu et constatai que, ainsi que je l'avais espéré, un escalier extérieur menait à la terrasse.

J'étais presque en haut de l'escalier quand je m'arrêtai net. Je retins mon souffle. J'entendais de

Extrait de la publication

nouveau leurs voix. Elles étaient sur la terrasse. Je me plaquai au mur, terrifié à l'idée d'être surpris là. J'étais incapable du moindre geste et de toute façon, si elles s'apprêtaient à descendre, je n'avais pas le temps de fuir sans être vu, ce qui, dans mon cas, signifiait du même coup être identifié. Il n'y avait plus un son. Puis j'entendis une voix de jeune fille qui disait, avec un fort accent anglais : « Vous veux comme ceci ? » Je respirai. La voix n'avait pas changé de place. Elles avaient dû s'installer sur la terrasse pendant que je faisais le tour. Comme je montais les dernières marches, une autre voix répondit : « Tu peux mettre les coudes par terre, tu te fatigueras moins. » C'était celle de la femme de l'autre nuit. « En plus c'est beaucoup plus joli », continuait-elle. Je me figeai, tremblant de tous mes membres. Je crus que j'allais perdre l'équilibre. J'avais tellement hâte de voir que j'en oubliai ma prudence habituelle. Le coup passé, je repris ma progression et, arrivé sur la terrasse, après les deux enjambées qui me séparaient du coin du mur, je risquai un œil sans marquer de temps d'arrêt. Il n'y avait rien, pas même une ombre, dans le grand rectangle de lumière.

Je compris : les vitres de la baie étaient ouvertes et il n'y avait que le rideau qui séparait la pièce de l'extérieur.

J'entendis la voix de la femme : « Mets-toi à genoux, Mercedes — je souris, c'était le nom de la bonne —, avance comme ça jusqu'à elle... Tiens-toi les seins. Non, par en dessous, comme si tu les lui offrais... »

Pendant ce temps, je retirai mes espadrilles, les passai dans la ceinture de mon pantalon et m'avançai jusqu'à la baie.

«... Bien maintenant, non, tiens-les toujours, maintenant, avec beaucoup de grâce s'il-te-plaît avance la

Extrait de la publication

langue, plus, tire-la franchement, tire la langue, non je t'ai dit, ce n'est pourtant pas très difficile. Tu n'as qu'à écarter plus les genoux, tu tiendras mieux. Bien. La langue, bien... »

J'avais espéré que je pourrais voir par un interstice entre le mur et le rideau mais il était parfaitement tiré et je n'osai pas m'avancer jusqu'au centre de la baie, là où les rideaux se rejoignaient.

« ... Ne ferme pas les yeux, regarde moi. Pas la tête, juste les yeux vers moi. Parfait. »

J'entendis un déclic, suivi du bourdonnement caractéristique des appareils photographiques à développement instantané.

La femme reprit : « Tu peux y aller maintenant. Non, plus doucement, plus subtilement Tu te jettes là-dessus comme... fais le tour d'abord. Oui, un joli rond avec la pointe... »

J'entendais le jeune fille qui commençait à soupirer.

« ... Clarissa tu es belle comme ça. Tu peux te laisser aller tu sais... »

Immédiatement les soupirs s'amplifièrent puis devinrent de petits gémissements courts et assez aigus, un peu comme des plaintes. Il y avait maintenant des gémissements longs et étouffés, ceux de Mercedes sans doute.

« ... Il te manque quelque chose pour être tout à fait ravissante. Tiens, ouvre », dit la femme.

Les gémissement aigus s'étouffèrent à leur tour et j'entendis de nouveau le bruit de l'appareil photographique. La femme dit : « Attends, je vais le mettre en marche. » Elle continua, d'une voix légèrement irritée, alors que jusqu'à maintenant elle avait été très douce,

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Vivant Lanon est avant tout un jeune homme fou d'amour. Fou, c'est-à-dire prêt à tout pour obtenir d'une femme les sentiments passionnés qu'il lui porte. L'histoire de cette passion extrême, cruelle, érotique et fatale se déroule à la manière d'un implacable roman policier.

Couverture : « Nu », 1970. Duane Michals.
Maquette : Jean-Pierre Reissner.

ISBN : 2-86744-046-7
F1 0046-85-IV

68,00 FF

IMP. GROU-RADENEZ - PARIS 6 GRD

Extrait de la publication